

**SOCIETE des
ETUDES
CAMUSIENNES**

BULLETIN D'INFORMATION n° 22.

Avril 1991

COLLOQUE INTERNATIONAL "ALBERT CAMUS ET L'EUROPE"

Strasbourg - 9 et 10 novembre 1990;

Les 9 et 10 novembre 1990, s'est déroulé à Strasbourg le colloque "Albert Camus et l'Europe". Après l'ouverture du colloque par Catherine Trautman, Maire de Strasbourg, André Abbou, organisateur du colloque, lit un message de sympathie de Michel Rocard, Premier ministre, dont voici le texte:

Mesdames, Messieurs,

Lorsque j'ai reçu l'invitation des organisateurs de ce colloque international sur Albert Camus et l'Europe, j'ai regretté que mon emploi du temps ne me permette pas d'être présent à la séance d'ouverture. J'ai toujours, en effet, pensé qu'Albert Camus n'avait pas la considération qu'il mérite, bien qu'il soit l'un des auteurs français les plus lus.

Le choix du thème de votre colloque me paraît judicieux. Car Camus est, parmi les intellectuels de ce temps, un de ceux qui ont porté le plus loin le regard sur l'Europe du milieu du siècle, secouée par des crises de toute nature et tourmentée par les idéologies autoritaires.

Albert Camus, parmi d'autres engagements, a refusé d'être uniquement un artiste et a participé au combat contre l'injustice. Il a défendu l'Allemand contre le nazisme, il a signé un double appel en faveur des communistes grecs condamnés à mort en 1949 et 1950, il a démissionné de l'UNESCO lorsque l'Espagne franquiste y fut admise, il a protesté après l'écrasement de l'insurrection hongroise de 1956. Il a donc ainsi anticipé sur les mouvements de solidarité que l'on connaît aujourd'hui en Europe.

Albert Camus fut un éminent représentant de l'esprit européen, fait d'un questionnement permanent. La condition humaine est pour lui essentiellement révolte, c'est-à-dire réaction à l'absurdité qui se révèle dans la confrontation de l'homme au monde, refus de toutes les injustices engendrées par la société et l'histoire. Cependant, cette tragédie fondamentale

doit se doubler d'une révolte positive qui affirme les droits de l'homme, de la vie, de la nature comme valeurs suprêmes.

La révolte sauve donc la dignité de l'homme, laquelle s'inscrit dans cette tension entre la révolte contre et la révolte pour. C'est ce que n'ont pas vu les idéologies totalitaires qui ont finalement conduit à justifier le crime et la négation de l'homme.

Il faut relire L'homme révolté et comprendre la force qu'il donne à un combat, inscrit dans la mesure, pour un âge adulte de la pensée moderne. L'avenir de nos nations aujourd'hui n'est-il pas lui aussi inscrit dans la tension entre la révolte et la mesure, dans le refus de toute logique unilatérale du désespoir. L'Europe de Camus, que nous découvrons en creux de ses ouvrages, est une préfiguration de celle que nous avons à vivre aujourd'hui. Je suis sûr que votre colloque contribuera à la connaissance et à la diffusion d'une pensée qui nous a tant apporté et qui nous apportera encore beaucoup.

Michel Rocard.

André ABBOU rappelle alors qu'au moment où l'Europe -"de l'Atlantique à l'Oural"- redevient une terre à énigmes et à aventures, il n'est point inutile d'examiner, sous un angle nouveau, les réflexions, les repères et les perspectives, tels qu'on les appréhende dans l'œuvre d'Albert Camus, au hasard de notations et des fièvres de l'actualité.

Raymond GAY-CROSIER¹ préside la première séance consacrée à "Camus et la culture européenne", et donne la parole à Evgueni KOUCHKINE² qui s'intéresse à Camus et Pasternak:

Il rappelle que les deux écrivains ont entretenu un bref mais dense contact épistolaire à la fin de leur vie. Tout semblait les séparer pourtant leur âge: presque 25 ans de différence; leur origine: milieu très modeste pour l'un, intelligentsia juive convertie au christianisme pour l'autre; leur itinéraire. Il existe pourtant des ressemblances entre eux. On trouve, par exemple, dans les derniers écrits de Pasternak le thème, cher à Camus, de la responsabilité de l'artiste devant son temps.

Le 9 juin 1958, Camus écrit à Pasternak et lui envoie un exemplaire dédicacé de son *Discours de Suède*. E. Kouchkine souligne que les deux écrivains traversent à ce moment-là une crise: Pasternak est traqué à mort pour avoir publié à l'étranger le *Docteur Jivago*; Camus connaît une période difficile due à des événements extérieurs et à des problèmes de santé et de création. Le 28 juin et le 14 août 1958, Pasternak lui répond et constate la profonde unité de leurs vues sur la vie, "sur la vérité et la liberté, sur la solitude et l'amour des hommes, sur la liaison causale entre la douleur et la beauté". Il avoue aussi avoir beaucoup aimé la chute et la force suggestive de *L'Étranger*.

Le 23 octobre 1958, Pasternak obtient le Prix Nobel qu'il décline pour ne pas être exclu de son pays. Camus le défend publiquement.

Pour E. Kouchkine, cette rencontre de deux grands écrivains du XX^e siècle est un exemple des réponses qui peuvent être formulées à certains moments de l'histoire de l'Europe devant des problèmes spirituels communs. Il rappelle que pour Camus, comme pour Pasternak, le tragique de la vie est d'abord celui de l'amour.

¹ Professeur à l'Université de Floride (U.S.A.).

² Professeur associé à l'Université de Limoges.

Marie MATALA³ évoque ensuite le premier contact de Camus avec la Grèce en avril 1955., époque à laquelle parurent dans ce pays les premières traductions de son oeuvre qui toucha un public très varié. Elle précise que ce bref passage de Camus en Grèce eut une grande importance pour l'intelligentsia de l'époque et en veut pour preuve les longs articles que la presse lui consacra..

A l'occasion de son séjour en Grèce, l'écrivain a exprimé l'espoir d'une renaissance de la vie humaine dans tous les domaines. Marie Matala rend alors compte du Colloque auquel participa Camus le 28 avril 1955 sur "L'avenir de la civilisation européenne" et note qu'il se montra surtout intéressé par le présent. Pour qu'une civilisation vive, elle doit respecter l'homme. IL voit dans l'unité basée sur la mesure le seul espoir de l'Europe. Camus s'affirme donc pour la notion de mesure, dont les deux facteurs essentiels à maintenir en équilibre sont la liberté et la justice qui se limitent l'une l'autre. Marie Matala précise ce que Camus entend par "hellénisme": une renaissance de la culture moderne fondée sur les principes antiques de la mesure et du savoir, et montre comment il fut un des précurseurs de l'union européenne.

Brigitte SANDIG⁴ constate que, paradoxalement, la première occasion de parler de la réception de Camus en République Démocratique Allemande devant un public étranger se présente après la ruine de cet Etat. Elle rappelle que si, entre 1948 et 1953, L'Etranger, Le Mythe de Sisyphe, La Peste et L'Homme révolté furent publiés en R.F.A., leur réception resta clandestine en **R.D.A.**, pays qui ne prit une position officielle que fin 1957, après le Nobel. Camus est alors vu comme un écrivain bourgeois, anticommuniste. Mais, ajoute **B. Sandig**, il aurait aussi fallu parler de son anticapitalisme, puisqu'il a attaqué les deux systèmes.

La Peste fut la première oeuvre de Camus à être publiée en R.D.A., en 1965, et **B. Sandig** de rappeler "les préliminaires habituels d'une publication" à cette époque. La publication dépendait d'abord de l'agrément de deux chercheurs ou critiques littéraires. Mais l'opinion individuelle d'un politicien pouvait aussi la faire échouer. Après le tournant politique en **R.D.A.**, **B. Sandig** a pu voir les deux analyses inédites portant sur La Peste. L'une présentait Camus comme un journaliste de gauche, antifasciste et résistant, l'autre regrettait son pessimisme. Analysant ensuite les articles commentant La Peste, **B. Sandig** montre que la critique de cette époque en R. D.A. était incapable d'entrer dans un échange d'idées avec l'oeuvre qui devait impérativement répondre à son attente sous peine d'être disqualifiée.

Il faudra attendre 1974 pour que paraissent L'Etranger, L'Exil et le Royaume, La Chute, et 1986 pour "Entre oui et non". **B. Sandig** publia deux versions de sa biographie de Camus, l'une en 1983, l'autre en 1988, revue et augmentée. Caligula, Le Malentendu, Les Justes parurent seulement dans la première moitié de 1990.

Cette première matinée s'achève par une réception offerte par madame le Maire de Strasbourg.

Les travaux reprennent l'après-midi. André ABBOU préside la séance et donne la parole à Isabelle CIELENS⁵

3 Ambassade de France à Athènes. Prépare une thèse sur A.Camus.

4 Professeur à l'Université (Allemagne)

5 Professeur à l'Université (Suède).

Isabelle CIELENS rappelle d'abord la position particulière de la Lettonie annexée en juin 1940 par les Soviétiques, et qui est en train, comme les autres pays baltes, de retrouver son indépendance et de revenir au sein des pays européens, ce qui implique des changements sociaux et culturels.

Pendant les années d'occupation soviétique, la Lettonie a été retranchée de tout contact culturel avec l'étranger, les livres et les manuscrits étant détruits en grand nombre, l'enseignement des langues étrangères à l'université de Riga supprimé. Cependant, au début des années 50, un groupe d'intellectuels, d'artistes, d'écrivains, poussés par le désir de renouer des liens avec la culture française, vit le jour à Riga. Parmi eux se trouvait Maija SILMALE, déportée en Sibérie et qui, après sa libération découvrit Camus dont elle se procura, peu à peu, clandestinement, toute l'œuvre qu'elle traduisit.

L'œuvre de Camus était frappée d'interdit, sauf La Peste qui parut en 1969 dans une traduction de Maija Silmale, - mais il faudra attendre 1989 pour que ce roman soit réédité et accompagné pour la première fois d'une traduction de L'Etranger. Isabelle Cielens précise que La Peste avait été traduite dès 1952 en letton, mais publiée à Toronto.

Aujourd'hui, l'œuvre de Camus en Lettonie est en attente et peu de travaux lui sont consacrés. Depuis 1957, on ne compte que 6 articles sur Camus; le dernier, datant de 1988, le montre au public letton comme un grand humaniste. Mais, en 1989, en Lettonie, on a montré à la télévision Le malentendu et une lecture de L'Etranger accompagnée d'un commentaire analytique a été donnée à la radio. Pour finir, Isabelle Cielens insiste sur la vague d'enthousiasme des Lettons pour la culture française.

Raymond GAY-CROSIER rappelle que Camus voit l'Europe comme patrimoine culturel et intellectuel, tout en se gardant de tomber dans un binarisme simplificateur selon lequel l'Europe renverrait à la culture, l'Afrique à la nature. Il propose une "visée non-eurocentrique de la perspective pluri-culturelle qui se dégage de l'œuvre camusienne". Pour lui, Camus postule la parité du réseau sociopolitique et du réseau culturel. Ainsi, membre du P.C. d'Alger, il recrutait dans les cercles musulmans ou organisait la Maison de la Culture et le Théâtre du Travail, qui deviendra le Théâtre de l'Equipe après son exclusion du P.C. Toute sa vie, Camus refusa de séparer le politique du culturel et de transformer celui-ci en propagande.

En 1945, dans les Lettres à un ami allemand, il examine pour la première fois l'Europe en tant que notion et entité politico-culturelles. Rejetant le chauvinisme, il précise dans sa Préface à l'édition italienne de ces Lettres, que le "nous" signifie non seulement "nous autres Français", mais aussi "nous autres, Européens libres". Raymond Gay-Crosier établit la filiation entre ces quatre lettres et les thèmes majeurs de L'Homme révolté et fait remarquer que pour Camus, l'Europe est à la fois patrie intellectuelle et "patrie de révoltés". Il voit l'Europe à faire comme une communauté ouverte dans les membres ne sacrifieront ni leur individualité, ni leur spécificité culturelle.

Camus reprend dans Actuelles le thème européen, développe et nuance sa propre version de transnationalisme. R. Gay-Crosier centre la fin de sa communication sur la "pensée de midi". La mesure se dégage de l'œuvre de Camus, d'abord comme tendance innée, enfin comme notion-clé, et constitue la synthèse du politique et du culturel. La culture, pour Camus, n'est ni eurocentrique ni afrocentrique, mais humaine et universelle.

Un débat s'organise autour de ce premier thème, puis Jacqueline LEVI-VALENSI⁶ préside la deuxième séance de l'après-midi consacrée à "La crise de l'homme".

S'intéressant au "piège de la démesure", **Nina SJURSEN⁷** note tout d'abord que pour arriver à la notion de mesure, à "la pensée de midi" qui clôt L'Homme révolté, Albert Camus est passé par l'antipode: "la démesure de notre temps". Elle examine la tentation de l'absolu qui occupe une place privilégiée dans l'univers imaginaire camusien. Dans L'Homme révolté, Camus se livre à une activité de lecteur et de critique de la révolte métaphysique telle qu'il la décèle dans les œuvres de quelques grands écrivains.

N. Sjursen montre ensuite que la prose essayiste de L'Homme révolté, issue et nourrie de lectures du Marquis de Sade et de Nietzsche, contient en germe la création artistique de la révolte nihiliste: des idées, des images, du vocabulaire. A l'aide d'une étude serrée de Caligula et de La Peste, elle élucide le passage de Camus écrivain-critique littéraire à Camus écrivain proprement dit.

Comme leurs prédécesseurs, dans L'Homme révolté, tous les révoltés absolus imaginés par Camus se comportent selon le même schéma radical du "tout ou rien". Or, bien que l'attrance vers l'absolu semble une constante dans l'univers camusien, Camus créateur se distingue des écrivains analysés dans L'Homme révolté: le dénouement des œuvres en question montre que le piège de la démesure mène de manière inévitable à un état de folie ou à la mort.

La juxtaposition des textes souligne la cohérence de l'œuvre (la tension se situe au niveau de la recherche d'une règle de vie). Cette juxtaposition conduit N. Sjursen à conclure que la vraie démesure de Caligula et de Clémence est dictée par le désir de s'élever au-dessus des lois humaines. Ainsi, les deux héros traduisent le relatif et la solidarité humaine?

Maurice WEYEMBERGH⁸ se propose de montrer que toute l'œuvre de Camus est placée sous le signe de la mémoire et de la commémoration. Pour lui, la mémoire du retour implique le retour de la mémoire. Deux des plus grands mythes grecs sont présents chez Camus: le périple d'Ulysse et le mythe platonicien de la caverne que M. Weyembergh analyse tout à tour. Ainsi, en évoquant Homère et Platon, et deux mythes fondateurs de la civilisation européenne, Camus nous invite à faire jouer notre mémoire.

M. Weyembergh montre ensuite comment cet appel à la mémoire se concrétise sur trois plans de l'activité camusienne: celui de la vie de l'artiste, celui des œuvres de fiction, celui de la réflexion sur le destin de l'Europe et de l'Occident. Aux heures les plus noires de la guerre, Camus fait appel au souvenir du bonheur perdu; contre l'opresseur nazi, il en appelle à la mémoire de la culture européenne. Un des textes de L'Été s'intitule "Retour à Tipasa", et dans La Peste, Rieux souligne le rôle pédagogique de la mémoire.

Interrogeant les textes de Combat et d'Actuelles, M. Weyembergh montre que l'appel à la mémoire est constant chez Camus. L'Homme révolté, quant à lui, est un double exercice de mémoire puisque Camus s'y livre à une recherche sur l'origine de la révolte et à la généalogie de ses commencements. Le héros de La Chute, aussi, manipule sa mémoire.

⁶ Professeur de littérature à l'Université de Picardie (Amiens - France) et Présidente de la Société des Etudes Camusiennes.

⁷ Professeur à l'Université d'Oslo (Norvège).

⁸ Professeur à l'Université libre de Bruxelles (Belgique).

Mémoire et retour à l'origine sont les conditions de la guérison de l'homme occidental. Mémoire et retour ne s'effectuent que dans le présent, dimension temporelle que Camus privilégie.

Maurice ROBINS constate que le thème de la crise de l'homme est à l'ordre du jour depuis la fin du XIX^e siècle. On parle de crise à partir du moment où l'homme n'est plus capable de gérer ses conflits. Pour lui, la crise de l'homme porte sur le monde entier. Comment la concevait Camus. se demande-t-il. Pour Camus, la nature de l'homme implique une tension constante entre les grandes passions que la vie sociale doit équilibrer. La crise la plus grave est engendrée par le nihilisme qui assure le triomphe d'un des deux pôles de la tension sur l'autre. Ainsi Maurice Merleau-Ponty a-t-il légitimé les pires violences au nom de la Justice. Pour Maurice Robin, l'œuvre entière de Camus, et plus particulièrement L'Homme révolté, est consacrée à cette crise de l'homme occidental, ce qui n'implique nullement qu'il soit resté indifférent à la crise des "non occidentaux".

L'orgueil est responsable de la crise de l'homme occidental, le désespoir fonde celle de l'homme du Tiers-monde. Seul le dialogue permettra d'en sortir. L'orgueil européen ne peut faire naître, dans la terreur, que des mondes finalement sans liberté ni justice.

Les sociétés non occidentales, elles, ne se révoltent ni contre l'injustice, ni contre l'oppression. Leur crise provient de la volonté de domination des Européens. La crise de l'Occident se manifeste comme l'oubli des limites: national socialisme, franquisme, marxisme en sont les incarnations les plus pures. L'homme occidental, responsable de la crise de l'homme du Tiers-monde, va vivre de la dépossession matérielle et morale de ce dernier.

Le dialogue est donc la solution à cette double crise du monde moderne. Mais il n'est pas aisé. Il ne peut cependant qu'être bénéfique à l'homme non européen, d'autant plus que la période se révèle favorable, pense Camus en 1957, puisque l'orgueil européen vient de montrer ses limites à Berlin-Est, à Poznam, à Budapest. Il revient alors à l'homme occidental, en dénonçant les passions individuelles ou collectives, de montrer à l'homme du Tiers-monde ce qui peut être fait pour retrouver la mesure.

Mais l'homme européen a aussi beaucoup à apprendre, dans ce dialogue, de l'homme du Tiers-monde, et en particulier du monde musulman. Tous deux pourraient apporter aux Européens les valeurs nécessaires pour sortir du nihilisme. A condition, n bien sûr, d'accepter le dialogue.

Cette journée s'achève par un cocktail offert par la Société des Etudes Camusiennes.

Le lendemain matin, Maurice WEYEMBERGH ouvre la troisième séance, très dense, consacrée à la "Mythologie de l'Europe".

Horst WERNICKEm rappelle dans quelles circonstances est née l'amitié qui lia Albert Camus et René Char, de 1946 à 1960. Née au lendemain de la Libération, elle dut beaucoup à la Résistance et à leur combat contre l'oppression et l'injustice face à l'Allemagne nazie. Il s'intéresse plus particulièrement aux Lettres

⁹ Professeur à l'Université de Paris-X-Nanterre (France).

¹⁰ Professeur de lettres (Allemagne).

à un ami allemand, écrites entre juillet 1943 et juillet 1944, et aux quatre "Billets" que René Char écrivit à Francis Curel, son ami d'enfance, de 1941 à 1948. "Lettres" et "Billets" témoignent de la même lutte contre la violence, et du combat identique pour la liberté et pour une Europe unie. Mais, tandis que les "Billets" sont une réflexion de René Char sur son engagement dans la Résistance, les quatre "Lettres" fictives appréhendent le problème de façon plus théorique. Pour H. Vernicke, ces quatre "Lettres" sont adressées par Camus, non à un ami allemand, mais à son ancien ami algérien Yves Bourgeois. Elles sont dédiées au résistant René Leynaud, assassiné l'été 1944 par les Allemands. Contrairement à Camus, René Char n'a pas publié un seul mot du temps de son combat.

H. Vernicke propose une analyse détaillée du contenu des "Lettres" dans lesquelles il décèle les trois droits fondamentaux et inséparables de l'homme qui se retrouvent dans toute l'œuvre d'Albert Camus: le droit à la vie, à la liberté, à la justice.

Les Feuilles d'Hypnos et les Billets, eux, rapportent l'expérience personnelle de René Char, ses amis assassinés, sa résistance inébranlable contre le crime et l'oppression. Pendant l'hiver 1943, Char constate que ce combat contre l'injustice le rend intolérant, voire inhumain.

Pour H. Vernicke, la notion de justice chez Camus est plus théorique et plus utopique que chez Char. Il retrouve les mêmes préoccupations et les mêmes craintes dans les deux "Billets" de Char écrits après la Libération et dans les articles de Camus parus dans Combat.

Camus et Char ont tous deux eu la vision de "l'Européen libre" et "debout" face à l'inhumanité et à la barbarie. Les deux écrivains ont pensé l'Europe des Droits de l'Homme, et leurs idées sont toujours actuelles.

Paul-F. SMETS a ensuite présenté en quelques tableaux, arbitraires peut-être mais systématiques, bien que forcément incomplets, différents recours au mot et à la notion Europe dans les essais d'Albert Camus depuis les premiers articles d'Alger-Républicain jusqu'à la dernière interview de décembre 1959, depuis L'Envers et l'Endroit jusqu'aux Réflexions sur la guillotine et au Discours de Suède, en s'arrêtant plutôt aux exemples qui n'avaient pas encore été cités la veille ou le matin par M. Vernicke: les éditoriaux de Combat; la conférence de New-York à l'Université Columbia; les "Journaux de voyage"; l'Europe boutiquière et barbare de L'Homme révolté et qui doit refaire son âme; l'allocution à la **B.B.C.** en novembre 1951; la passion pour l'Espagne, "aristocratie" et "institutrice" de l'Europe; les dénonciations des carcans de Berlin-Est, Poznan et Budapest en 1953 et 1956; le remerciement au génie européen de Mozart; le pari pour "l'Europe de l'esprit" en octobre 1957 contre l'Europe "bourgeoise et marchande". Raccourci situant les citations dans leur cohérence et dans leur constance, en démontrant leur actualité et leur résonance au moment où le mur de Berlin a été abattu, où le rideau de fer a été démantelé de l'intérieur. Paul-F. Smets développera cet exposé dans un livre qui sera prochainement édité par la Fondation Paul-Henri Spaak à Bruxelles..

Jacqueline LEVI-VALENSI note que le mythe de l'Europe tient une place très importante dans les œuvres de fiction de Camus. Toutes les pièces de théâtre, sauf Requiem pour une nonne, se situent en Europe. Cependant, la vision du "vieux monde" n'a ni la même fonction, ni la même importance. Dans Le temps du mépris et Révolte dans les Asturies, Camus met en scène l'Europe contemporaine, mais, dans la première adaptation, "le lieu représenté est celui de la fraternité virile" des camarades, glorifiée par Malraux, et de la lutte contre le fascisme, au-delà de toute

localisation précise; la seconde "a pour sujet la révolution espagnole d'octobre 1934 à Oviedo". C'est un véritable mythe de l'Espagne qui s'élabore tout au long de la vie et de l'œuvre de Camus. En témoigne son goût pour le théâtre espagnol: 1953 La Dévotion à la Croix de Calderon, 1957 Le Chevalier d'Olmedo de Lope de Vega, sans oublier en 1948 L'Etat de siège.

Inversement, note J. Lévi-Valensi, Le Malentendu et Les Justes se situent au cœur du continent européen. Sa première pièce, en 1945, reprend des images esquissées dès 1936-1938 dans "La mort dans l'âme" et La Mort heureuse où s'élabore un véritable mythe des origines. L'Europe centrale est, pour Camus un huis-clos où s'inscrivent la mort, le meurtre, la solitude absolue. Dans Le Malentendu, elle joue même un rôle dramatique alors que dans "Jonas ou l'artiste au travail" Paris ne jouera qu'un rôle indirect, sorte de lieu où il est impossible de créer. Mais la fin ambiguë de Jonas rejoint l'interrogation de Clamence: "Savez-vous ce qu'est la créature solitaire errant dans les grandes villes?" La Chute porte inscrite en elle la déception de Camus, déception due à l'échec de la "civilisation européenne", et il est significatif, pour J. Lévi-Valensi, que Clamence ait élu domicile "sur les lieux d'un des plus grands crimes de l'histoire", "le quartier juif ou ce qui s'appelait ainsi". Clamence ne serait-il pas porteur de la mauvaise conscience de la civilisation européenne?

Camus oppose au mythe positif de l'Espagne, détentrice de la vraie grandeur, le reste de l'Europe, souvent confondue avec l'homme moderne qui a engendré sa propre destruction.

Frantz FA VRE¹² se propose de confronter l'idée de l'Europe chez Nietzsche et chez Camus, sans tenir compte de la dénaturation nazie de la pensée nietzschéenne, même si c'est justement cette forme dénaturée qui a engendré "l'ignoble Europe".

Les deux écrivains voient l'Europe comme un mal et un espoir. Mais s'ils constatent tous deux une baisse de l'énergie vitale et une identique médiocrité, ils ne parlent pas du même mal. Quand Nietzsche dénonce le lâche confort moral dans lequel se complaît l'Europe du XIX^e siècle, Camus stigmatise sa démesure sans grandeur. Tous deux cependant dénoncent les ambitions totalitaires du socialisme. Mais alors que Camus déplore la souffrance de l'homme, le scandale, pour Nietzsche, réside dans "l'anéantissement formel de l'individu". Pour lui, l'égalitarisme démocratique représente la véritable injustice. L'Europe qu'ils imaginent ne saurait être identique. Si tous deux s'accordent sur l'importance du facteur économique dans le processus d'intégration européenne, Nietzsche se plaît à imaginer une Europe supranationale, dominée par une caste d'hommes supérieurs, alors que Camus aborde plus modestement le problème. L'homme, pour lui, ne doit pas être surmonté: c'est une valeur qui se suffit à elle-même et qu'il faut préserver. Frantz Favre fait cependant remarquer que, pour important que soit le bonheur pour Camus, il ne saurait en faire le but ultime de sa recherche ni la finalité de la civilisation européenne. En fait, il faut rechercher dans la nature même de leur humanisme ce qui différencie la vision que Nietzsche et Camus ont de l'Europe.

Pour Jean SAROCCHI¹³, Camus est à la fois europhile et europhobe, et sa position ne laisse pas d'être suspecte. L'Europe, pour lui est à la fois exil et royaume; s'il dit "oui" à une Europe de l'esprit, il dit "non" à celle des idéologies ou du mercantilisme. Jean Sarocchi appuie son analyse d'une part sur "Retour à Tipasa" et La Chute, d'autre part sur L'Exil et le Royaume. Camus, se sent d'abord plus près d'un majorquin que d'un normand: son Europe est celle des bords de la méditerranée,

^{1 2} Professeur à Rouen (France).

^{1 3} Professeur à l'Université de Toulouse (France).

jusqu'à la limite de l'olivier (jusqu'à Lourmarin!), celle des hommes débraillés par opposition aux hommes boutonnés jusqu'au cou d'Autriche, d'Allemagne, d'Europe centrale; l'Europe de la culture vivante et jeune par opposition à celle de la civilisation morte. Mais cela était avant "l'exil en France": à la faveur de la guerre, découvre l'Europe unie du nord et du midi, comme en témoigne la Sème Lettre à un ami allemand, la plus vieille des terres, terre de l'esprit depuis 20 siècles. Cette Europe de 30 peuples unies a tout de même besoin de la Grèce pour se refaire.

Tandis qu'il écrivait La Chute, le mur de Berlin s'élevait. Au clivage nord/sud se substituait en quelque sorte un clivage est/ouest. La chute du mur n'interviendra que 30 ans plus tard. Il aura manqué ce temps à Camus pour que son Europe soit celle que rêve et que prépare Vaclav Havel.

L'Europe du marché commun risque, à ses yeux, de n'être qu'une Europe des marchands. La véritable Europe, la plus grande patrie sera un exil si elle devient une société close. C'est un non très ferme à l'Europe caricaturale des idéologies et un oui décidé à la pente vers le haut, vers les collines de l'Esprit qui s'expriment dans L'Exil et le Royaume.

Jean Sarocchi précise, en terminant, que l'Europe de Camus, - sans que le mot soit dit, et en donnant à la notion sa dimension grecque civilisatrice - est une Europe coloniale missionnaire de l'esprit, le soldat, le prêtre et l'ingénieur ensemble définissent son âme. C'est la leçon du Renégat, de La pierre qui pousse, mais aussi de L'Hôte et de la troisième Lettre à un ami allemand.

Heinz Robert SCHLETTE¹⁴ se propose de confronter la position de Camus envers la technique avec celle de trois de ses contemporains: Ernst Bloch, Romano Guardini, Martin Heidegger. Il souligne d'abord le caractère très subjectif du choix de sa communication, Camus n'ayant pas présenté de critique cohérente de la technique, mais il le justifie par la position prise par Camus face à ce sujet.

Dans Le Principe Espérance, publié en 1949, Ernst Bloch traite des problèmes philosophiques posés par la technique. Pour lui, la technique n'est pas seulement un instrument neutre utilisable par l'homme; c'est aussi et surtout l'expression tardive de la relation entre l'humanité et la Nature en général, la Nature étant quelque chose de vivant que nous dotons d'une certaine forme à travers la science et la technique. La vieille notion de natura naturans a tendance à être remplacée par une interprétation qui regarde le monde comme "un mur de pierre disparate" entourant l'homme. Ce dernier ne peut se laisser aller à une sorte de "domination de la nature" qui ne mènerait qu'à "une société de violence". La théorie de Bloch est capable de s'opposer à une théorie de la science et de la technique n'admettant que des forces objectives auxquelles nous devrions nous plier jusque dans les domaines de l'éthique et de la politique.

H.R. Schlette précise ensuite que Romano Guardini a de la technique une conception phénoménologique, anthropologique et éthique. Il rappelle le discours qu'il prononça en 1962 à Bruxelles lorsqu'il reçut le Prix Erasme. Déjà, dans les années vingt, Guardini avait dénoncé la détérioration par la technique du paysage et de la civilisation européenne traditionnelle et se demandait si, dans l'avenir, l'homme serait capable de maîtriser sa propre puissance. Les réflexions souvent très générales de R. Guardini se présentent plus comme des recommandations que comme une véritable analyse des rapports entre la technique, l'économie et la société.

Il n'en est pas de même pour Heidegger qui, rappelle H.R. Schlette, a souligné dès 1935 comme élément essentiel du national-socialisme, la "rencontre de la technique planétaire et de l'homme des temps modernes". Pour Heidegger, la

¹⁴ Professeur de philosophie à l'Université de Bonn (Allemagne).

technique a laissé le champ libre au règne de la causa efficiens, négligeant les autres causae aristotéliennes. La technique moderne est, dans une optique large, l'ultime conséquence de la métaphysique. Il ne s'élève pas contre la technique, mais plutôt contre son essence, c'est-à-dire ses implications profondes qui représentent une menace pour l'homme et pour le monde. Mais, dans ce danger réside aussi la chance de salut émanant de la révolte du genre humain contre l'éventualité de sa perte.

Inversement, on ne trouve pas chez A. Camus une philosophie de la technique, même s'il s'est exprimé à maintes reprises sur ce problème, notamment dans L'Homme révolté. Il s'intéresse plus à l'usage qu'en font les hommes qu'à son essence. H.R. Schlette rappelle ce qu'écrivait Camus dans Combat le 8 août 1945: "La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie". Si Camus reconnaît la sauvagerie et les dangers extrêmes de la technique, il note aussi qu'elle est inévitable. Sa position est pragmatiste et réaliste et ses avertissements rejoignent ceux de Bloch, de Guardini et de Heidegger.

Evgueni KOUCHKINE préside la quatrième séance traitant des "repères pour une nouvelle Europe".

Dans une communication en anglais, David SPRINTZEN¹⁵ débat du fait que la pensée de Camus introduit "les conditions nécessaires à la création des communautés de dialogue", fournissant ainsi le terrain culturel sur lequel une réponse au problème humaniste de "la mort de Dieu" devient possible. Après avoir situé cette analyse métaphysique, il explore le terrain conceptuel et "pragmatique" qu'il ouvre devant nous, à l'approche du XXI^e siècle.

François CHAVANES¹⁶, lui, s'intéresse à "l'apport de Camus au domaine éthique et à la construction de la future Europe". Il remarque d'entrée que si Camus ne parle qu'occasionnellement de l'Europe dans ses écrits, il évoque fréquemment les conditions nécessaires à la création d'une communauté humaine, nationale, fédérale ou internationale. Tout comme la France en 1944-45, l'Europe demande des réformes morales autant que politiques ou institutionnelles.

François Chavanes constate d'abord que Camus a découvert les valeurs humaines à partir de son engagement dans la Résistance française, dans un mouvement de révolte contre l'occupant nazi. Pour lui, les sociétés modernes sont nihilistes parce qu'elles méconnaissent la dignité humaine et se réfèrent à des doctrines qui érigent une idée en absolu, justifiant la dégradation de l'homme; ainsi le national-socialisme et le marxisme. François Chavanes s'intéresse alors à trois formes de nihilisme dénoncées par Camus, et qui risquent encore aujourd'hui de compromettre la constitution de la nouvelle Europe. La première est le réalisme politique pour lequel la fin justifie les moyens; la deuxième consiste à méconnaître la solidarité universelle des hommes entre eux, à n'être solidaire que de ceux dont on partage les idées; la troisième est celle qui admet sans réserve les bienfaits du progrès. Camus dénonce un progrès qui n'est plus humain, qui asservit l'homme au lieu de le servir.

Dans un second temps, François Chavanes voit dans la société nouvelle voulue par Camus un repère pour une nouvelle Europe. Pour lui, ni compréhension entre les individus, ni vie sociale ne sont possibles sans référence à une valeur commune. Dans le passé, des valeurs religieuses imposées à l'individu assuraient la cohésion des sociétés. Plus récemment, l'idéologie marxiste a joué le même rôle en Europe de l'Est. La société nouvelle souhaitée par Camus sortira du nihilisme par la

¹⁵ Professeur de philosophie à l'Université de Long Island (U.S.A.).

¹⁶ Dominicain à Alger, auteur de *Albert Camus: "11 faut vivre maintenant"* Paris: Cerf, 1990.

reconnaissance d'une valeur librement acceptée par l'ensemble des individus. Une dignité commune à tous fonde la solidarité universelle et doit permettre l'apparition de cette nouvelle civilisation. L'homme doit refuser la démesure. La volonté de dialogue est aussi nécessaire.

La cinquième et dernière séance, présidée par André ABBOU, est consacrée au "combat pour les droits de l'homme".

David WALKER¹⁷ remarque que, déjà au temps d'Alger-républicain, Camus dénonçait les méfaits de l'Europe commis par les autorités chargées de représenter le pouvoir colonial en Algérie. Il note la position ambiguë de l'écrivain à l'égard du colonialisme et analyse ensuite ce qui motive la civilisation européenne. Il voit dans *Le Malentendu* une parabole de l'Europe en proie à ses démons. Celle-ci s'est dévoyée en se détournant de l'héritage méditerranéen fait de mesure et d'équilibre. Il rappelle que Camus tient l'Europe pour responsable de la barbarie qu'elle a engendrée et qu'il a prédit le déclin du vieux continent. Camus serait, pour lui, un visionnaire auquel les événements de 1989-1990 en Europe de l'Est ont donné raison. Mais il s'élève aussi contre une Europe "boutiquière" qu'il fustige par exemple dans *La Peste*, et il la met en garde contre la médiocrité.

Cependant, pour Camus, l'Europe est capable de guérir des égarements qu'elle a suscités. Pour lui, la "véritable Europe existe", elle "renaîtra" lorsque les idéologies seront vaincues.

Jeanyves GUERIN¹⁸ rappelle qu'à partir des *Lettres à un ami allemand*, Camus donne la priorité à l'Europe et que la fin de *La Peste* prouve que l'histoire ne s'est pas arrêtée le 8 mai 1945, que la barbarie n'est pas morte. Dès 1945, en effet, l'URSS impose son système totalitaire aux pays tombés sous sa domination. Mais, tout le monde n'a pas fait preuve de la même clairvoyance politique que Camus, malgré les faits. Car, un des premiers, il a pris la mesure du totalitarisme soviétique et ne se laissa pas prendre, comme d'autres, à sa variante "éclairée" yougoslave. Il ne saurait y avoir de bon régime communiste.

J. Guérin remarque ensuite qu'à partir de 1946-1948, Camus substitue à la notion d'impérialisme au singulier, celle d'impérialisme, mais qu'il persiste à considérer la variante communiste comme plus dangereuse pour l'Europe que la variante américaine. En effet, l'Europe, avec l'aide des Etats-Unis retrouve le chemin de la prospérité pendant qu'une chape de plomb s'abat sur les pays de l'Est.

Pour Camus, la démocratie doit prévaloir dans les relations internationales. Et ce qui était chimérique en 1946 ne l'est plus tout à fait aujourd'hui, si l'on en veut pour preuve le ralliement de Gorbatchev à l'idée d'un nouvel ordre international fondé sur la justice et le dialogue, et l'élection d'un parlement européen au suffrage universel.

Dès 1950, Camus est convaincu que le sort de l'Europe se joue à l'Est et il salue les insurrections de Berlin-Est, Poznam, Budapest, qui prouvent que la résistance est possible à l'Est.

Pour finir, J. Guérin rappelle que les seules valeurs véritables, pour Camus, se nomment culture et démocratie.

¹⁷ Professeur à l'Université de Keele (Angleterre).

¹⁸ Maître de Conférences à l'Université de Paris-X-Nanterre (France).

L'assemblée générale annuelle de la Société des Etudes camusiennes, dont il a été rendu compte dans le Bulletin de janvier 1991, clôt ces deux journées.¹⁹

*En organisant à Strasbourg ce colloque célébrant le trentenaire de la mort d'Albert Camus, André Abbou le voulait international. Il le fut, comme en témoignent en particulier les origines des intervenants: URSS, Grèce, Allemagne, Suède, Norvège, Royaume-Uni, Belgique, France bien sûr, mais aussi Etats-Unis. Tous ont souligné la pertinence des analyses de Camus sur l'Europe: ce qui était chimérique en 1946 devient peu à peu réalité. Les événements de **1989-1990** dans les Pays de l'Est en particulier, semblent donner raison à celui qui n'a cessé de réclamer pour tous, tout au long de son œuvre, le droit à la vie, à la liberté et à la justice.*

Marie-Thérèse BLONDEAU

EXPOSITION

REPRESENTATION - LECTURE-SPECTACLE - RENCONTRE-DEBAT

DU DERNIER MOT AU PREMIER HOMME

Montauban 21 mars 1991.

L'exposition organisée par Maurice PETIT et l'Association Confluences de Montauban, que nous annonçons dans le précédent Bulletin, après avoir circulé dans plusieurs villes, s'est installée pour cinq semaines à la bibliothèque municipale de Montauban et vient de donner lieu à une journée de grande qualité. Le succès auprès du public a dépassé toutes les espérances. En plus de la représentation de "La chute" donnée par François Chaumette, des remarquables lectures-spectacles faites par Maurice Petit lui-même, et de la diffusion du film de Paul Vecchiali, la soirée du 21 mars a réuni, au Théâtre de la ville deux cent trente personnes, de Montauban mais aussi venues spécialement de Toulouse, pour entendre trois exposés, de Jacqueline Lévi-Valensi, Roger Grenier et Jean Daniel et participer à un débat.

Les intervenants s'étaient en quelque sorte réparti la matière, J. Lévi-Valensi présentant le rapport de Camus avec lui-même, dans la construction de son œuvre, du début au Malentendu, Roger Grenier, reprenant sa "biographie intellectuelle" de Camus et s'attachant au thème de l'Exil, Jean Daniel, se refusant à faire parler Camus sur les événements actuels, mais évoquant cependant l'exemplarité de son attitude morale.

J. Lévi-Valensi montra, avec sa sensibilité et sa parfaite connaissance de l'œuvre, comment Albert Camus avait "décidé" son œuvre comme la conquête d'un

univers plutôt que comme réponse à un appel ou une vocation. Il a voulu rendre à sa famille ce qu'elle lui avait donné. A *l'admirable silence d'une mère*, répond le désir d'être écrivain pour rompre ce silence, le transgresser et lui rendre hommage. De cela témoignent les premières lignes des *Carnets* de mai 1935. Ecrire est un acte grave et l'œuvre est un aveu. Il ne s'agit pas tant de dire le monde que de découvrir le secret du monde.

Roger Grenier insista sur les ruptures dans l'œuvre de Camus plutôt que sur la continuité: de *L'Étranger* à *La Peste*, de l'absurde à la révolte, du *Mythe de Sisyphe* à *L'Homme révolté*, et si *La Peste* nous apprend qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser, *La Chute* vient nous dire le contraire: exister c'est déjà être coupable.

Roger Grenier dénonça un vrai malentendu dans l'affirmation que la vocation profonde d'Albert Camus était d'être un moraliste, en citant expressément ces textes:

"La morale mène à l'abstraction et à l'injustice, elle est mère du fanatisme et de l'aveuglement. Qui est vertueux doit couper des têtes"

" La morale coupe en deux, sépare, décharne. Il faut la fuir. Accepter d'être jugé et de ne plus juger, dire oui, faire l'unité et en attendant souffrir d'agonie".

Jean Daniel enchaîna sur ce thème, et nous le citons en substance:

"Je ne peux pas ne pas revenir à l'ancien malentendu (selon vous) ou convention, à savoir sa vocation de moraliste. Je crois qu'il est difficile de dire que Camus n'est pas un moraliste. Le tout, évidemment, est de s'entendre sur le sens du mot. Mais si l'on s'entend sur des définitions simples, celle de Stendhal pour qui la morale existe quand on a le repentir d'une action, ou bien celle qui consiste à savoir comment on réagit quand on a l'obsession du mal, qui est la morale selon la définition de saint Augustin, ou simplement de savoir à quel moment on sent un impératif clair et quelle source on lui donne, alors on ne peut pas dire que Camus n'est pas un moraliste, avec le sens du péché, du remords, de la culpabilité... Même s'il s'est insurgé contre la morale, - et il y a des textes."

Jean Daniel souligna combien Camus était l'homme des attitudes exemplaires. Et, en ces mois et ces jours où l'on s'est interrogé sur l'opportunité de participer à une guerre, il dit s'être tourné vers Camus. mais sans vouloir pour autant faire parler un disparu.

"Camus se refusait à ajouter au malheur des hommes, en décidant de l'inéluctable, du "sens de l'histoire", comme les "intellectuels" d'alors; et cela explique son impératif de silence à un certain moment. Tout ces derniers temps, on nous a beaucoup parlé de ce qui se passerait si..., de l'inéluctable si... La guerre a été décidée au nom de l'inéluctable. Et l'on devait s'interroger sur le rôle de l'intellectuel, - à mon avis il ne pouvait être que nul, dans cet esprit-là. . L'obsession des attitudes camusiennes, inspirées par un impératif qui est évidemment une morale, peut nous servir aujourd'hui de thème à un véritable dialogue".

Les questions très pertinentes posées par les auditeurs à la suite de chacun des exposés ont montré que le public était très informé de l'œuvre de Camus.

P.L.B.

P.S: Dans le *Nouvel Observateur* du 28 mars / 3 avril 1991, p.51, Jean Daniel écrit: "Je voudrais saluer la ville de Montauban. Pendant un mois, la population entière de la cité d'Ingres et de Bourdelle a vécu dans l'univers d'Albert Camus. Un événement comme seule, me semble-t-il, la France est capable d'en susciter."

UNE LETTRE

D'ALBERT CAMUS A SON PROFESSEUR PAUL MATHIEU

Notre ami le Professeur André-A DEVAUX nous communique le texte de cette lettre d'Albert Camus, qu'il a découverte dans la Notice nécrologique consacrée à Paul MATHIEU par l'Annuaire de l'Ecole Normale Supérieure (p.76 de l'année 1974)..

Paul Mathieu (4 juin 1893 - 1er mai 1972 /Promotion 1914 de l'E.N.S.) avait été le Professeur de français d'A. Camus à Alger (Première Supérieure du "Grand Lycée"). Quelques années plus tard, le 15 décembre 1947, Albert Camus lui adresse une lettre dont l'extrait ci-dessous est cité par l'auteur de la Notice:

"Un maître ne peut pas tout donner. Mais il peut guider sans y paraître, il peut déterminer des goûts, éclairer un choix et fournir à un jeune esprit quelques raisons solides d'aimer tel art plutôt que tel autre. Vous avez fait tout cela et je vous dois les deux ou trois références où je m'appuie sans cesse. Je vous dois Racine (vous vous souvenez: "L'histoire chez Racine") et Pascal, le goût du style ferme, l'horreur de la fausse éloquence et le respect de l'intelligence.

J'entendais faire récemment, le procès de l'enseignement secondaire et de l'université en général. Et j'ai dit que, pour moi, je ne pouvais que défendre les deux ou trois maîtres à qui je devais ma formation. "Que vous reste-t-il, me demandait-on, de vos années d'études?" J'ai répondu: "Le goût de la vérité". C'est à vous, à Jean Grenier, à M. Gernet, que je pensais alors parce que c'est chez vous que j'ai vu les exemples de cette honnêteté intellectuelle la plus rare et la plus difficile. C'est la raison de ma fidélité et de ma gratitude."

Merci à André Devaux de nous avoir communiqué ce texte peu connu, mais pas tout à fait inédit, car nous venons d'en découvrir l'intégralité en bonne place à Montauban dans les documents annexes de l'exposition *"Du dernier mot au Premier homme"*, réalisée par Maurice Petit, dont nous avons rendu compte ci-dessus. Elle avait déjà fait l'objet d'une présentation dans l'exposition *"Rivages d'Albert Camus"*, en avril 1981, à Albi, Moissac et Montauban.

CAMUS ET CHAR.

Plusieurs ouvrages, dédiés par Albert Camus à René Char sont passés récemment en vente publique à l'Hôtel Drouot, à Paris. Les catalogues établis pour l'occasion reproduisaient les textes des dédicaces et parfois les photocopiaient.

*"A René Char, compagnon de désert et d'espérance,
fraternellement. Albert Camus. "*

La Chute, 1956
(Vente René Char, 20 juin 1990, n° 93)

*" A René Char défenseur de citadelles pour le remercier
de faire que l'amitié soit fière et l'affection tacite..."*

L'Etat de siège, 1948
(Vente Georgette et Rose, 15 décembre 1990, n° 147)

*"Pour vous, cher René, ces histoires de soleil
pour conjurer les ombres du temps
Fraternellement."
Albert Camus.*

Le Minotaure ou la halte d'Oran, 1950.
(Vente Georgette et Rose, 15 décembre 1990, n° 148)

Textes communiqués par Guy Basset.

PROCHAINS COLLOQUES

Notre amie Dr. Brigitte Sândig nous annonce le colloque qu'elle organise en collaboration avec l'Académie de l'Eglise évangélique de Berlin-Brandenburg, à l'occasion du 40^e anniversaire de la publication de *L'Homme révolté* les 15 et 16 juin 1991 à Berlin. Ce colloque est largement ouvert au grand public intéressé.

ICH REVOLTIERE, ALSO SIND WIR
Albert Camus - 40 Jahre "Der Mensch in der Revolte"
Gemeinsame Tagung mit dem Zentralinstitut
für Literaturgeschichte.

Le pré-programme comprend les interventions suivantes:

- Martina Yadel (Bonn): Présentation du texte.
- Gabriele Carli (Berlin): Camus et le terrorisme russe.
- Wolfgang Klein (Berlin): Le jugement camusien sur Hegel, Marx et Lénine. - Maurice Weyembergh (Brüssel): Camus et Nietzsche.
- Horst Wernicke (Flensburg): Camus socialiste? (La tradition socialiste représentée par Proudhon, les anarchistes, Simone Weil).
- Brigitte Sândig (Berlin): La conception camusienne de l'art: Camus et le réalisme. - Heinz Robert Schlette (Bonn): Camus et la paix.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à

Brigitte Sândig,
Neue Schönholzer Str.3
0-1100 Berlin.

Théâtre...

CALIGULA

sera joué

du 15 octobre au 31 décembre 1991
au Théâtre 14 - Jean-Marie SERREAU
20, avenue Marc Sangnier, 75014 - PARIS

mise en scène de
JACQUES ROSNY

en février 1992
A LA COMEDIE FRANCAISE

mise en scène de
YOUSSEF CHAHINE

NOTES DE LECTURE

Tayeb BOUGUERRA: *LE DIT ET LE NON-DIT - A propos de l'Algérie et de l'Algérien chez Albert Camus.*

Office des Publications Universitaires - Entreprise Nationale du Livre, 3, boulevard Zirout Youcef, Alger (Algérie), (1990?), 180 p.
(Prix: 59 D.A.)

Ce livre reprend le mémoire de maîtrise présenté par l'auteur en 1981 à l'Université d'Alger.

Cet ouvrage a retenu tout particulièrement notre attention comme étant représentatif d'une volonté de lecture critique algérienne de l'oeuvre d'Albert Camus à la lumière du non-dit. Silences et corrections parlent au lecteur, au moins inconsciemment. Mais ce lecteur lui-même n'est pas innocent et il interprète nécessairement les silences de l'auteur en fonction de ses propres présupposés. L'ambition n'est pas mince ni la tâche facile.

Tayeb Bouguerra nous dit avoir voulu faire *"une re-lecture décryptage idéologique de l'oeuvre d'Albert Camus... qui rendrait compte de l'image de l'Algérie et de l'Algérien telle que l'oeuvre camusienne la donne à lire, à connaître et dégagerait la position de l'auteur par rapport à la révolution algérienne"* (Avant-propos, p.4). Or, c'est un véritable procès d'intention qu'il fait à Camus²⁰, mais un procès tronqué, et donc injuste, parce qu'il assimile trop rapidement les propos des personnages de l'oeuvre de fiction à la pensée propre de l'auteur, ou fait de celui-ci un être irresponsable, dissimulant sa pensée et se cachant derrière le paravent des propos tenus. Rien n'est moins camusien que cela.

La méthode employée se veut scientifique, rigoureuse, et elle aurait pu l'être si elle n'avait constamment été au service d'une thèse. Certes, ce que souligne Tayeb Bouguerra est vrai, et nul ne saurait contester que Camus ne parle de "l'Arabe" qu'en termes impersonnels, sans nom ni visage, revêtu seulement de caractères génériques

²⁰ Tayeb Bouguerra explicite son propos pages 92-93: "...C'est précisément ce souci de 'ne rien dire' de compromettant ou encore mieux de 'dire' sans qu'on puisse lui imputer la responsabilité d'avoir dit, qui explique à notre avis, l'immense travail de manipulations de variantes qui a été effectué par Camus sur les nouvelles de *L'Hôte* et de *La Femme Adultère*, œuvres particulièrement symboliques.

Si les ajouts se présentent comme des concessions faites aux Arabes quant à la précarité de leurs conditions d'existence ou à l'affirmation du caractère 'libéral' de Daru, les 'corrections' apportées a posteriori sur le texte sont éminemment significatives de ce que Camus ne voulait pas 'dire explicitement'. Ces corrections s'apparentent selon nous à la correction d'un 'lapsus', d'un 'acte manqué' au sens où 'l'on dit ce qu'on ne voulait pas dire'. ...

...Cette correction greffe sur le premier discours un second discours qui se veut 'neutralisateur', moins marqué idéologiquement, mais qui, loin de rompre avec le premier dit, s'inscrit dans un rapport de continuité avec le discours original. Camus ne renonce pas au 'dit', à l'intention de 'dire' que doit reconnaître l'allocutaire, mais seulement à ce qui, trop explicite, compromet son auteur en le désignant comme partisan d'un système. Il s'agit essentiellement d'atténuer le caractère trop marqué idéologiquement du 'lapsus', de dire la même chose termes plus voilés...

Dire sans qu'une telle intention puisse être imputée au locuteur, se réserver la possibilité de s'abriter derrière le dit explicite, attribuer éventuellement au récepteur la responsabilité de son interprétation, tels semblent être les principaux soucis stratégiques qui ont motivé ce travail de correction qui porte non pas sur le dit mais sur le 'dire'..."

dépersonnalisants et négatifs. Son regard sur les Algériens pourrait dès lors et à ce titre être considéré comme de nature purement coloniale et implicitement raciste.

Mais comment prêter sérieusement à Camus un regard négateur sur les algériens, lui qui, l'un des premiers dénonça la misère de la Kabylie, lui dont Jules Roy a pu dire et écrire: "Camus m'a enseigné que les Arabes avaient une âme"²¹, texte repris et précisé quelques mois plus tard : "En 1945, au sortir de la deuxième guerre mondiale, Camus m'enseigne que les Arabes sont nos frères. Révélation fantastique dont je ne sais comment me tirer....."²².

Comprendre un auteur de l'intérieur suppose une complicité multiple: il n'est pas étonnant qu'Albert Camus n'ait pas "senti" de l'intérieur les algériens-indigènes, qu'il appelle les Arabes et dont le portrait-robot qu'en donnent ses personnages est si négatif, mais il n'est pas étonnant non plus que T. Bouguerra interprète de façon si univoque des propos que tout algérien-d'origine-européenne recevait de façon bien plus complexe et moins absolue.

La thèse de Tayeb Bouguerra, bien qu'apparemment fondée sur une analyse littéraire objective, nous paraît incomplète, et par là-même peu défendable. Mais il était nécessaire que ce travail d'analyse du non-dit soit entrepris²³. A notre avis, une deuxième interprétation du non-dit camusien s'impose et reste à faire, qui s'insérerait dans un étude de TOUT le dit camusien concernant les Algériens

Pierre Le Baut.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

1 - LIVRES sur Albert Camus:

- David SPRINTZEN, *CAMUS, a critical examination*.
Temple University Press, Broad & Oxford Streets, Philadelphia,
Pennsylvania, 19122 -368 p. \$34,95
- Véronique ANGLARD, *La Peste*.
Nathan, collection Balises, Paris, 1991.
- Elisabeth VINCENT, *L'Etranger*.
Bordas, collection L'œuvre au clair, Paris, 1991.
- Wolf Dietrich ALBES, *Albert Camus und der Algerien Krieg*.
Tübingen, Niemeyer, 1990.

- DOSSIER:

Dans la revue **LIRE** n°186 de mars 1991, p. 121 à 134, sous le titre "*Camus au zénith*", un dossier très bien illustré, avec des témoignages et une bibliographie sommaire mais essentielle, réalisé par Anne Brunswic et Catherine Argand.

²¹ Jules Roy, *Etranger pour mes frères*, Stock, Paris: 1982, 208 p, p. 127.

²² Jules Roy, *A propos d'ALGER, de CAMUS et du hasard*, éditions du Haut Quartier (Edmond Charlot - Pezenas, 1982, 78 p., p.29.

²³ Tayeb Bouguerra se réfère à une solide documentation linguistique et utilise beaucoup, et à bon escient, les ouvrages de O. Ducrot: *Dire et ne pas dire*, (collection Savoir, Herman, 1972)et *La preuve et le dire* (Mame, 1973).

2 - LIVRES parlant de Camus:

- Jean GRENIER, *Carnets, 1944-1971*. Seghers, Paris, 1991 570 p., 195 f.²⁴
- Bernard-Henry LEVY, *Les aventures de la liberté*. Grasset, Paris, 1991.²⁵

3 - ARTICLES:

- Yannick PELLETIER, "Jean Grenier, le méditatif ou le politique. De Lequier à Guilloux, de Palente à Camus", dans *Jean Grenier*, éditions Folle Avoine, 1990, p.36-42.

SUGGESTIONS

De notre ami et correspondant Franck Planeille (Route du Thor-84800, Isle-sur-Sorgue), qui prépare une thèse sur "L'effroi et la joie dans les œuvres de René Char et d'Albert Camus", cette proposition:

"Ne serait-il pas possible de greffer en quelque sorte sur le "Bulletin" une partie réservée à de petits articles -n'excédant pas par exemple une page- venant aussi bien d'étudiants travaillant ou ayant travaillé sur Camus, que de témoignages. Cela donnerait au Bulletin une dimension non seulement de recherche mais aussi d'échanges en dehors des grands cycles de colloques. En effet -mais je parle ici en mon seul nom- le travail de recherche rencontre souvent un obstacle majeur: la solitude. Telle idée, telle méditation, se nourrissent de lectures et d'apports quelquefois originaux. Mais elles n'ont que rarement l'occasion de faire l'épreuve du réel. Le réel, en l'occurrence, est avant tout la lecture et la critique que pourraient formuler ceux qui sont sur le même chemin. Le Bulletin serait sans doute un cadre privilégié..."

Pourquoi pas, en effet, donner cette dimension d'échange à notre publication, - même si son rythme trimestriel risque de ralentir le dialogue. Mais ce pourrait être le point de départ de correspondances privées entre camusiens qui jusque là s'ignoraient. L'idée nous semble heureuse, nous vous en faisons très volontiers part.

INFORMATIONS DIVERSES.

***Les Postes suédoises ont émis le 27 novembre 1990
un timbre à l'effigie de CAMUS.***

²⁴ Cet ouvrage contient d'innombrables références à l'œuvre de Camus (près de 200).

²⁵ Quatre pages ferventes y sont consacrées à Camus, qui font un beau drappé dans une belle étoffe, mais qui parlent plus de B.- H. L. que de Camus.